

Articles du 20 mai 2010

San Isidro, faites un miracle

Grosse affluence samedi 15 devant la télé du bar El Callejon à Lansargues. Au menu, tapas, El Juli, Castella et Luque. Plus les toros de Garcigrande et Domingo Hernandez. La corrida part sur les chapeaux de roue. Le chapeau de roue se nomme Listo. Un toro manso à la pique mais avec des attaques profondes sur la corne droite et de la caste. Il n'est pas idiot et parvient même à surprendre le savoir faire d'El Juli. A gauche, il attaque mais avec plus de réticence et en trotinant. El Juli impose à la cape son pouvoir métallurgique dans des veronicas templées puis le torée de mieux en mieux à la muleta. La deuxième partie de sa faena avec de vibrantes séries de longs derechazos est brillantissime. Il intercale des séquences de naturelles plus arrachées mais finit par résoudre le problème de la corne gauche dans une dernière série limpide. Pas de chichis. Quelques abrutis du tendido 7 le sifflent parce que l'usage est de siffler El Juli à Madrid. C'est certainement une faena de 2 oreilles. Il en perd le bénéfice à l'épée.

Aucune race dans Bailaor, premier toro de Castella. Il est distrait, son indécision est dangereuse, son comportement complexe : il peut tomber si on le torée trop par le bas. Sur la corne gauche il ne suit pas la muleta et file sur le torero. Castella l'aborde avec beaucoup de discernement. Il le torée doucement pour l'accrocher à son jeu. Il s'engage très sincèrement sur son terrain, tire le meilleur parti de ses intermittences, s'impose à sa brusquerie par une exposition constante devant ses cornes. Une faena dense, soutenue par le public, nécessairement chahutée vu la piètre condition du toro. Elle peut lui valoir une oreille. Non, il rate l'estocade. Le reste de la course ? Un défilé de toros mansos, sans caractère, défensifs, et qui presque tous ont plutôt tendance à lorgner du côté du torero plutôt que de suivre ses propositions de passe.

Daniel Luque rame devant Acompasado qui est sans conviction et devant Buenas Tardes, une mule.

La science d'El Juli finit par améliorer le fade Bellotero. Elle lui a injecté un peu de son énergie. Castella abrège face à Granujon, qui tient plus du bœuf que du toro de combat. On se souvient qu'on est le 15 mai, jour de San Isidro le saint laboureur patron de Madrid connu pour faire pleuvoir, multiplier les ragoûts dans les marmites et pour aimer les bœufs. Il a du apprécier la course. Bien le seul.

Jour de fiesta

Les colonnes espiègles de pétoches, gamberges, frousses diverses planquées dans les plis des rideaux ou farandolant dans l'ombre des meubles, Luis Francisco Espla les évoque dans un petit texte vif et drôle. Il est dans sa chambre d'hôtel, il bouge calmement pour ne pas les exciter, se savonne longuement pour les exorciser, se rase lentement pour les conjurer, s'habille en torero toujours de bas en haut pour ne pas les foutre en pétard. Enfin prêt à partir, la montera dans la main droite et dans la gauche sa cape de paseo, il ferme la porte de la chambre avec l'envie de leur crier à ses maudites «jindamas de dios» «ahi os quedais, hijas de puta !», («vous, vous restez

là, filles de pute»). De courts commentaires d'Espla scandent l'important reportage photographique que Juan Pelegrin, 39 ans, consacre à une journée de corrida dans les arènes de Madrid*, sa ville natale. Il les connaît dans le moindre détail. Il en est le photographe officiel. Il y a vu sa première corrida à 13 ans avec ses parents. A l'affiche : Curro Romero, Curro Vazquez : «Un après midi de toros horrible. Je n'ai depuis jamais cessé d'y venir.» Un gros plan sur une tête de cheval ouvre son travail. Un autre d'une bague de cigare le clôt. Entre le crottin et le tabac les photos de Juan Pelegrin mettent en exergue les natures disparates de Las Ventas un jour de toros. La plaza de toros de Las Ventas assume sans mentir le pluriel qui la qualifie. C'est à la fois une ferme au cœur de la ville ; le moment d'une dramaturgie précise, une corrida, mue par toutes sortes d'acteurs principaux, secondaires, cachés, humains, animaux ; une ville dans la ville avec ses corps de métier ; le lieu d'un acte social couru, enrichi de toutes ses composantes sociales entrechoquées : des petits retraités attendent l'heure, 19 heures pétantes, au pied de la statue de Yiyo avec un sandwich dans le sac en plastique du Corte Ingles, et à l'autre bout le glamour et la pose sociale occupent le tendido 10 bas sombra. : œilletons, jolis filles, messieurs sur leur trente et un. Juan Pelegrin capte tous ces mondes avec la fidélité du complice et sans chercher le pittoresque : c'est de dos qu'il prend le célèbre vendeur de billets de loterie Platanito.

Une corrida à Madrid, c'est exactement l'inverse de l'Espagne castagnette et de ce que le mot corrida désigne, le grand foutoir, chez ceux qui en méconnaissent les rigueurs chronométriques et les autres. Voir par exemple le portrait du péon Luis Miguel Villalpando, celui du banderillero Agustin Serrano. Pas là pour rigoler. La résolution angoissée de leur regard ne prête à aucune autre lecture. Elle affirme que ce qui se passe ici est de la plus haute importance et touche à l'essentiel. Cette grave «religion» dépose son ascèse sur ses servants et jusque sur ses témoins. Les rides sévères de Laura, abonnée de toujours, font écho au visage barricadé de Morante tirant sur son gros cigare. Ce qui se passe ici entre 10 heures 30 du matin lorsque la chose s'éveille, et 21 heures 30 et des poussières lorsque, sur un triomphe, un échec, un drame, une déception ou du rien, la chose s'endort dans son château illuminé de briques, met en scène et diffuse les images d'une inflexibilité, celle qui s'exerce au cœur du spectacle et aussi les stigmates d'une attente passionnelle, le miracle taurin, pour qui s'y presse. «La fervente espérance écrit Espla, de qui veut être témoin de l'in vraisemblable...Sera-ce aujourd'hui ?»

Jacques Durand

*Un dia en Las Ventas. Juan Pelegrin.
Textos de Luis Francisco Esplà.
Edicions Bellaterra.
Barcelona. 2010.
328 pages - 50